

QUARTIER LIBRE

n.3

PETITES PARCELLES

ÉPISODES 1 ET 2

FABIENNE,

AHMED ET ABDEL



TIERRA Y LIBERTAD !

RÉCITS DES LENTILLÈRES...

Le quartier libre des Lentillères est né à Dijon en mars 2010, à la suite d'une manifestation fourches en main organisée par différents collectifs. La volonté est alors d'établir un potager collectif sur une zone en friche depuis plus de 10 ans, pour s'opposer à la réalisation d'un projet d'urbanisme de la municipalité qui entreprend de bétonner 10 hectares de terres agricoles, vestiges de la ceinture verte maraîchère de la ville.

Le Pot'Col'Le (Potager Collectif des Lentillères) se met rapidement en place. Au fil des moments de jardinage, les rencontres se font, les amitiés et les complicités se tissent et avec elles, l'envie de rester et de poursuivre la lutte.

Une fête d'anniversaire mémorable, dans une grange occupée et retapée pour l'occasion, amène davantage de curieux sur la friche. Très vite, le mot passe. Jardiniers de tous âges et de tous horizons s'emparent à leur tour d'outils et après avoir défriché une parcelle, un carré, un triangle, un rectangle ou un cercle de végétation dense, remettent en culture une terre d'excellente qualité agronomique sur les zones en friche jusqu'alors.

Au même moment, au printemps 2012, un collectif de personnes décide de s'installer sur une parcelle attenante dans la perspective d'y établir une ferme maraîchère en lutte, malgré les menaces et la précarité liées à l'illégalité de l'occupation. Dès la première année de culture, les maraîcher-ères tiennent un marché à prix

libre chaque semaine pour permettre la rencontre avec les habitant-e-s du quartier et offrir des légumes de qualité accessibles au plus grand nombre.

Dans la foulée, des maisons sont squattées et des habitats légers (cabanes, caravanes, camions,...) essaient dans différents coins de ce qui ressemble de plus en plus à un quartier libre en construction.

Ce bout de nature au cœur de la ville, un temps laissé à l'abandon, reprend vie.

Dès le début de l'occupation, habitant-e-s et jardiniers-ères s'organisent pour porter la lutte en dehors du quartier. Des manifestations et d'autres moments d'actions en ville se succèdent : perturbation de la consultation publique, interpellation des élus lors des campagnes électorales, occupation de plateau télé, soupe party sur la place de la mairie, marchés sauvages, tags et fresque sur les murs du quartier et au-delà... Petit à petit, une nouvelle force politique à l'échelle de la ville émerge pour exiger l'abandon du projet d'écoquartier et la préservation de ce qui se construit depuis maintenant six années sur ce quartier. Les Lentillères sont aujourd'hui un lieu de résistance, de production agricole et de fête connu et soutenu par de nombreux-ses dijonnais-e-s.

Des solidarités se nouent également avec d'autres territoires en lutte, de l'opposition aux Center Parcs dans le Jura ou en Isère, à la lutte contre le projet d'enfouissement des déchets nucléaires à Bure en passant par la ZAD de Notre Dame des Landes.

C'est d'ailleurs à la lecture d'entretiens¹ réalisés entre la ZAD de Notre Dame des Landes et la lutte NO TAV dans le Val Susa en Italie que nous est venue l'envie de réaliser cette suite d'interviews. Touché-e-s et ému-e-s par ces récits de vies bousculées par la lutte, nous souhaitons, à notre tour, poursuivre cette aventure de transmission de paroles qui, mises côte à côte, composent une mosaïque d'histoires de luttes. Nous espérons laisser une trace de l'histoire de ce lieu sans pour autant l'enfermer dans une vision unique.

Nous imaginons, au cours des mois à venir, publier une douzaine d'interviews de personnes qui font vivre les Lentillères chacun-e à leur manière, certain-e-s sont de proches camarades d'autres des personnes que nous croisons moins souvent.

Ces témoignages se veulent une invitation à se questionner sur nos pratiques, nos moyens et nos envies afin d'ouvrir l'imaginaire de la défense de ce lieu et de ses terres.

A travers ces brochures, nous espérons que s'exprimera la diversité des personnes qui constituent ce territoire. Parce que nous croyons fermement que c'est en composant avec ces différentes sensibilités que nous arracherons des espaces de liberté et d'autonomie.

1 - disponible sur <https://constellations.boum.org>

FABIENNE...
... À LA CROISÉE
DES CHEMINS

INTERVIEW RÉALISÉE EN JUILLET 2016, SUR LA PARCELLE DE FABIENNE,
AU MILIEU DES JARDINIERS ET DES POULES QUI PASSENT.

Voilà comme première question on voulait te demander ce que..... Ah tiens y a une poule !

Ouais. Elles vagabondent, elles dégustent, elles picorent.

Et elles ne mangent pas trop tes légumes ?

Si, si, je les ai surprises. Elles mangeaient les côtes de bettes et je les ai engueulées. Mais placides, elles laissent couler. Elles sont un peu dans les jardins comme dans une basse-cour. Elles sont chez elles. Mais bon....

Et alors toi, qu'est-ce qui t'as amené à faire du jardinage ici ?

Pour moi, ça commence avec le Pot'Col'Le². Je n'ai pas participé au défrichage, cette fameuse journée du mois de mars, il y a six ans, où il a plu tant et tant. Ce jour là, il fallait de la conviction chevillée au corps, il faisait vraiment mauvais. Mais il y avait quand même 200 personnes pour cette manif d'occupation. À partir de là, on a commencé à beaucoup en parler autour de moi. Je suis proche de projets avec une dimension collective ou maraîchère. Après ça, je suis venue épisodiquement au début. Pour travailler. Enfin « travailler », pas exactement, plutôt pour donner des coups de main sur la partie collective. Et puis, ça fait maintenant trois ans que l'on cultive cette parcelle dans les petits jardins. Je

2 - Pot'Col'Le pour Potager Collectif des Lentillères. Ce potager a été à l'origine de l'occupation du quartier en 2010. Voir la brochure n°2 - *Maria, voyager et construire*

dis «on» car on est deux à jardiner dans ce coin. On n'a pas toujours été les mêmes deux, mais on est deux. Ma première partenaire c'était Michelle, mais maintenant elle a repris le travail. Elle est assez occupée et elle a besoin de plus de temps libre. En plus, elle a déjà un carré de potager à la MJC de son quartier. Finalement, après qu'elle soit partie, il y a une autre copine qui est venue prendre le relais. Là tout de suite, je ne sais pas où elle est. Mais voilà. Elle vient de temps en temps.

Vous vous retrouvez ici, vous vous connaissiez avant ?

Oui, on se retrouve pour planter des petites choses. Bien sûr, on se connaissait avant. Je ne sais pas trop si des gens se sont associés comme ça, pour faire un potager sans se connaître. Dans les petites parcelles, je ne crois pas trop. Au potager collectif, au contraire, c'est une occasion de se connaître.

Avoir un jardin individuel au début je n'y pensais pas du tout. Ce qui me plaît ici, c'est que c'est intégré, ça fait partie d'un ensemble. Avec les parcelles individuelles on peut vite se retrouver dans un système de jardins à soi. Moi ce que j'aime bien c'est ce mélange, grâce à une partie collective où on peut faire des choses ensemble. Et aussi il y a cette ferme collective qui est juste là-derrrière où on peut voir des très belles réalisations maraîchères. Ça a été construit sérieusement, pas avec des bulldozers et tout ça.

Et avant tu jardinais ?

Non, non. Mes parents avaient un jardin mais je crois n'avoir jamais vraiment participé à l'ensemble des opérations de jardinage. Je suis sûre d'une chose, c'est

que j'aidais pour les récoltes, mais c'est tout.

Et alors qu'est-ce qui t'as amené à jardiner ?

Bon la production, je ne compte pas trop dessus ! Ça va prendre du temps avant que ce ne puisse être le cas ! Non, ce qui me plaît, moi, c'est que, avec la terre, une graine, un peu de pluie ou de l'arrosage qui ne pose pas trop de problème ici, juste avec ça, ça peut donner quelque chose que l'on voit et que l'on voit grandir. Enfin quand je dis que l'arrosage ne pose pas trop de problème, moi j'ai pas vraiment trouvé de vraies solutions, les autres ont trouvé des tuyaux et mis des raccords. Moi je me ballade avec mon arrosoir, ça ne me dérange pas, c'est un prétexte pour se promener.

Voilà, avec trois fois rien, ça pousse. Ça, c'est assez épatant. Mais je ne vise pas l'autonomie alimentaire. Peut être dans dix ans ! Mais qu'est ce que ce sera dans dix ans ici ? Ça, personne ne le sait.

Et tu fais beaucoup de jardinage ici, ça représente de temps ?

Je viens souvent en été parce qu'il faut arroser. Et parce que c'est agréable d'être dehors, la journée, le soir. C'est une période où je suis plus disponible. En hiver ou même en automne, je ne passe pas régulièrement. Je viens uniquement lorsqu'il y a des occasions, notamment à la grange rose. Parfois il y a des spectacles, comme il y a quinze jours quand trois jeunes parisiennes sont venues avec leur théâtre de marionnettes.

Je passe également au marché, le jeudi. Puisque je ne suis pas autonome en production de légumes !

Et puis je viens parfois aux réunions même si je ne suis pas forcément très active. Ça permet de discuter de tout ce qui est arrivé sur le quartier, des personnes qui s'installent, de comment s'organiser, comment faire ensemble.

Et ça te donne quel sentiment ces réunions ?

Ben je pense que c'est nécessaire parce qu'il faut essayer de donner une direction. Pas forcément un cadre très précis, mais une direction. Parce qu'il en est arrivé des gens cette année. C'est une vraie question. Mais ça commence toujours comme ça, par des réunions - même si je ne sais pas trop comment ça se passe par la suite.

Tu dis que beaucoup de gens sont arrivés. Effectivement : des jardinier-e-s mais aussi un bon nombre d'habitant-e-s. D'un point de vue de jardinière, comment vois tu les habitant-e-s et l'habitat ici ?

L'habitat ? Il est étendu et varié. Par exemple, j'ai été voir là-bas, mais c'est difficile de se sentir voyeur. C'est-à-dire que, lorsque tu passes, et que tu as l'impression de regarder chez quelqu'un parce que c'est un lieu habité c'est pas si facile que ça. Le plus simple c'est d'être introduit. Parce que sinon, au mieux, c'est de l'indiscrétion, au pire, ça va être mal vécu.

Parce que tu connais pas trop les habitant-e-s ?

Ben ça dépend, les personnes qui habitent dans ce coin-là, je ne les connais pas.

Que penses tu du fait que des personnes aient fait le choix de vivre ici ? Tout le monde n'a pas forcément le même point de vue sur la question d'habiter cet espace.

En l'occurrence, aujourd'hui, on voit bien que les Lentillères, ça a été une solution pour les migrants qui ont été expulsés³. C'est aussi ça qui fait cette bigarrure de l'endroit. Il y a des gens qui trouvent des solutions de logement ici. C'est indispensable qu'il y ait des solutions de ce genre. Ici, on bénéficie d'un bout de terrain, de la possibilité de cultiver une parcelle collective, d'un accès à l'eau : je ne vois pas pourquoi tout cet espace là ne devrait servir que pour des jardiniers. Un espace qui a été miraculeusement ré-approprié, il n'est pas que pour un type de personnes. Habiter ici ça a encore plus de sens que jardiner. Moi, comme j'ai un appartement - enfin je loue, moi j'ai rien - je viens ici pour jardiner. Mais habiter, c'est encore plus nécessaire.

Est-ce que tu trouves qu'il y a des choses vraiment singulières ici ? Qui te touchent particulièrement ?

Avant tout, la façon dont le lieu s'est construit historiquement : ce côté « prise de possession » d'une terre qui n'est pas utilisée et qui ne nous appartient pas. Je crois que cette audace m'a toujours épatée. Déjà : avoir l'idée de s'installer. Et, en plus, concrétiser cette idée. Ça, c'était une belle idée, une belle action.

Et puis aussi, le mélange de tout ce qui se fait ici : il y a de la vie et on la voit. C'est pas des trucs juxtaposés les uns aux autres sans dynamique qui les relie. Il ne s'agit pas d'occuper pour occuper. Non, vraiment c'est un lieu qui est très vivant....

3 - Début juillet 2016 une soixantaine de migrants ont été expulsés du squat « Cap Nord » qu'ils occupaient depuis presque un an et demi. La cinquième expulsion en 5 ans à Dijon. Ils ont été accueillis provisoirement aux Lentillères, où un campement s'organise, en attendant de trouver un autre lieu de vie.

Mais tout ça reste menacé par le projet d'écoquartier. Qu'est ce que ça te fait de savoir que ce lieu peut disparaître ? Que peut-être, l'an prochain, ou dans quelques années, ça n'existera plus... ?

D'abord c'est à moi de vous poser des questions. Quelles sont les nouvelles ? Où ça en est ? Parce qu'il y a eu le premier moellon de posé il n'y a pas longtemps, sur la phase 1 de l'écoquartier, celle qui concerne la friche industrielle des anciens abattoirs...

Oui c'est vrai, mais ce qu'on occupe ce sont les terrains de « la phase 2 » de leur projet. A notre connaissance, il n'y a aucune date claire de début des travaux. Ils ne communiquent pas dessus même si tout est en train de se préparer dans les bureaux et que pour eux le calendrier est peut être déjà décidé. Ceci dit, il y a plein de projet de construction en cours à Dijon : 14 écoquartiers !

Et là, on n'a pas la sensation que ça va avance très vite sur ce projet. Par exemple, sur la phase 1, la seule construction qui sorte de terre pour l'instant, c'est le programme de logement social ; celui pour lequel il n'y pas d'acheteurs à trouver. Les bailleurs privés, eux, n'ont pas l'air de se bousculer au portillon pour démarrer les travaux.

Etonnamment, ils ne communiquent que très peu sur un projet qui avait été présenté comme phare à son lancement. On ne sait pas s'ils ne communiquent pas parce qu'ils préfèrent faire ça en catimini, ou bien parce que leurs projections un peu mégalo et la contestation née ici, ça les freine.

Et toi, as-tu l'impression que l'on peut réussir à ralentir leur projet, à gagner quelque chose ?

Je ne sais pas. Je ne sais pas l'avenir mais si on regarde le présent, il faudrait être prêt à une opposition ferme dès aujourd'hui. Ce n'est pas trop le cas. Il faut se préparer pour une résistance farouche.

Et quelles formes ça pourrait prendre ?

J'ai de la difficulté à imaginer si les bulldozers débarquent... C'est vraiment difficile... C'est le nombre qui pourrait faire quelque chose mais avec une idée d'action en plus. Comment on fait pour s'opposer à ça ? Faudrait, non pas des centaines de gens, mais plutôt des milliers. Avec quels moyens ? Bon la kalachnikov ça commence à faire beaucoup ! Les bazookas, c'est cher ! L'arme blanche,... pfff (rires), c'est difficile de s'approcher des bulldozers.... On a quand même l'impression que le rapport de force, ou en tout cas la légalité est du côté de la mairie, du côté de l'investisseur. Qu'est ce qu'on peut faire pour s'opposer à leur légalité ?

Et les gens autour de toi ils savent que tu jardines aux Lentillères ? Est-ce que c'est quelque chose dont tu parles ?

Oui, oui. On cherche à faire connaître cet endroit. Pas seulement moi d'ailleurs, on est... Ah ben tiens ! C'est le retour de vacances des voisins... « Alors Hervé, ça te plaisait plus les vacances, tu reviens ! »

Le voisin : Oui tu vois, on vient voir comment ça pousse ! S'il y a besoin d'arroser. J'ai vu Claudine, elle m'a dit « Tu t'occuperas de l'arrosage on va partir une semaine. »

Fabienne : Alors ça s'est bien passé ces vacances ?

Le voisin : Oui, oui, on a eu le beau temps, meilleur qu'ici.

Fabienne : Tu rigoles, on a juste eu un orage vendredi mais c'est tout. Désolé on a pas eu le temps affreux dont tu parles !

Le voisin : Bon, je sais pas si je vais avoir le temps de cueillir les haricots, je vais dire à la mamie de venir. Ça fait vingt fois qu'elle vient, elle sait toujours pas comment on fait : à chaque fois elle se perd ! Elle arrive pas à se repérer. Bon elle a 80 ans mais quand même... Allez, je vous laisse. À plus.

Et alors, tu disais que tu parlais des Lentillères autour de toi ?

Oui je parle du marché aux gens que je connais, je les invite à passer, et à l'occasion je fais des visites de la friche. Les personnes qui sont autour de nous, nos proches, nos amis, ceux à qui on montre l'endroit, c'est plutôt des gens qui nous ressemblent un peu. C'est comme une communauté, une communauté de pensée.

Oh t'as vu, cette poule, elle a des plumes aux pattes !! On dirait qu'elle s'est déguisée. Et voilà, elle fait son petit tour. Les voisins m'ont dit que si c'était un problème, ils pouvaient les laisser dans le poulailler. Mais je ne crois pas que ce sera un problème parce que les côtes de blettes maintenant, elles les ont déjà mangées ! Et puis c'est presque un divertissement. C'est

très familier, c'est un peu comme les oies au bord du canal. C'est une cohabitation pacifique... Enfin, pour le moment...

***On voulait aussi te demander un peu plus d'où tu viens ?
Est-ce que tu travailles ? Es-ce que tu es de la région ?***

Mon profil socio-professionnel quoi ! (rires)

Oui, j'ai travaillé. Je ne suis pas encore en retraite même si je pourrais y prétendre depuis quelques mois. Je suis AVS ça veut dire Auxiliaire de Vie Scolaire, depuis janvier 2015. C'est un petit boulot. C'est vingt heures par semaine, sur la base du SMIC. C'est un contrat aidé sur deux ans. Et si tu as plus de cinquante ans, ce qui est largement mon cas, tu peux prétendre à un contrat de cinq ans. Donc, en somme, j'accompagne les élèves handicapés.

Avant ça, je faisais de la formation pour adultes au CEMEA, c'est une association d'éducation populaire. Et avant encore, mon premier boulot, qui m'a occupé 18 ans, c'était la pharmacie. Je travaillais dans une association de dialyse à domicile à Dijon. Pour que les personnes qui souffrent d'insuffisance rénale puissent se soigner chez elles. J'ai été en conflit avec le directeur. J'ai perdu la bataille et j'ai reçu un coup de pied au derrière qui m'a projeté en dehors de l'association. Mais bon, ça arrive les accidents de parcours professionnel, c'est pas exceptionnel. Voilà, maintenant je travaille. Encore peut-être un an ou deux.

Et tu connaissais le quartier avant son occupation ?

Non, je connaissais son histoire mais je n'étais jamais venue. Je connaissais l'histoire des Koenig, les anciens maraîchers de la parcelle d'à côté, où il y a la ferme

collective maintenant⁴. Ils sont connus, sur le marché. Je savais que c'était dans ce quartier qu'ils cultivaient mais je n'étais jamais venue ici. Donc, c'était un endroit que je connaissais sans connaître. Le lieu ne m'était pas familier avant le défrichage.

Est-ce que tu pourrais nous raconter un moment particulier dont tu souviendras longtemps ?

Euh... ah ben tiens je vois Jean Pierre qui arrive là bas. Ben tu vois pas exemple, Jean Pierre, l'an passé, au cour de la petite fête pour le dernier marché de l'année, il m'a montré qu'il avait fait poussé des arachides ici. Et il en a fait repousser cette année ! J'en revenais pas. Il m'a montré, il avait apporté des plants entiers qu'il avait arrachés. Et il m'a montré que les cacahuètes c'était des rejets à partir de la tige qui s'enfoncent dans le sol et qui poussent dans la terre. Moi je pensais que c'était des arbustes et qu'on les cueillait sur les branches. Et puis des cacahuètes ! A Dijon ! C'est quand même assez surprenant. C'est possible. A condition que ça se passe ici. C'est ici que l'on est informé que des choses se font, qu'elles sont possibles. Il y a une personne qui le fait, cette personne vient avec sont truc à griller les cacahuètes le jour de la fête du marché et voilà, on a fait la preuve que ça peut marcher. Le coup des cacahuètes ! Ça m'a plu parce que je me disais « mais comment on à la graine ? ». Eh bien, on a la graine en allant sur le

4 - Le couple de maraîchers, parti des Lentillères dans le milieu des années 90, a été parmi les derniers producteurs du quartier avant que le mouvement d'occupation ne remette en culture ce qui, entre temps, était devenu une friche. Ils ont, dès le départ, soutenu cette occupation aussi bien matériellement que politiquement.

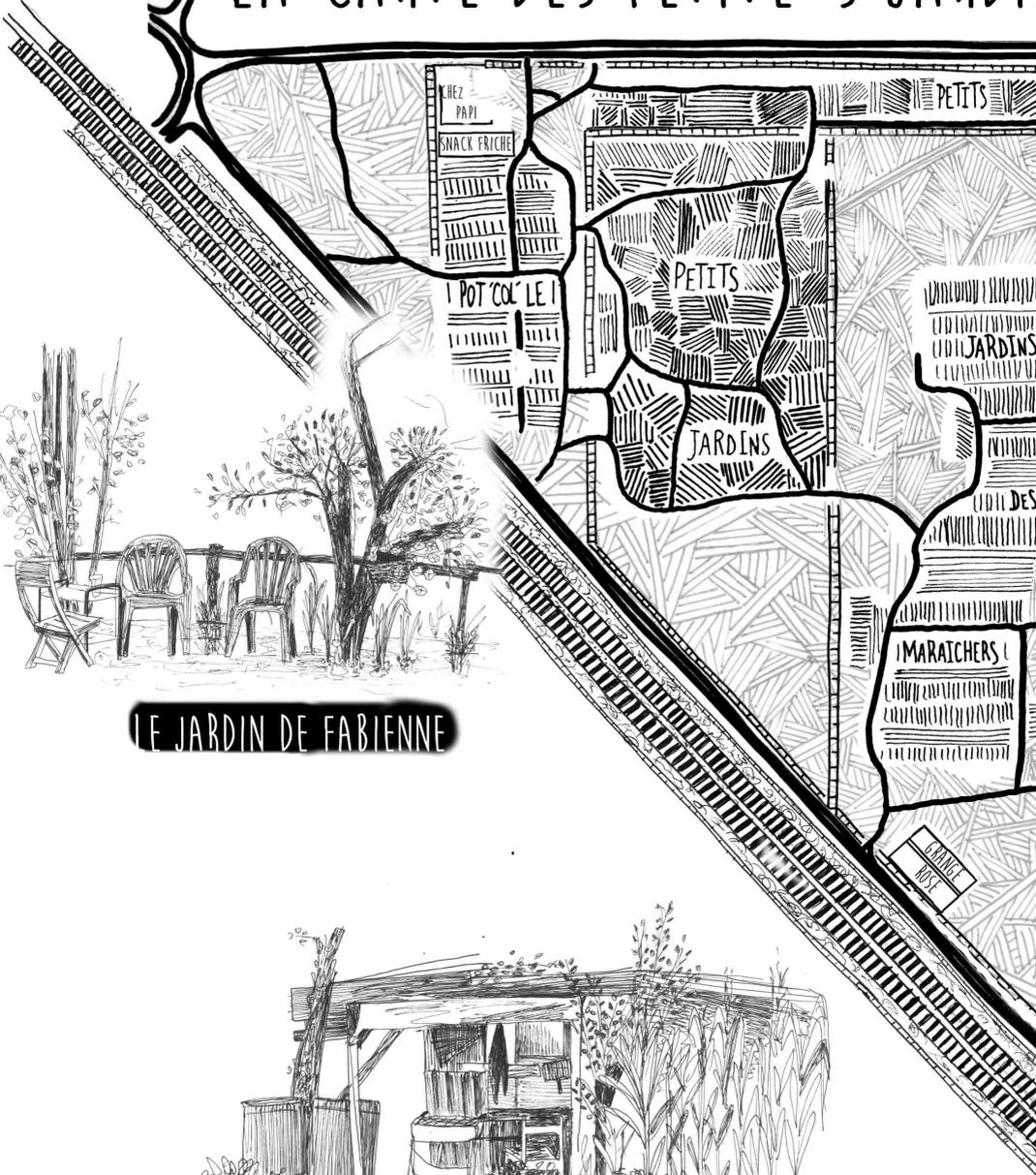
marché du centre ville, tu sais, chez le marchand espagnol. Et puis tu mets là, dans la terre, et pop ça marche. Enfin à condition que quelqu'un soigne la plantation.

Jean Pierre, il a aussi construit une belle cabane avec, devant, un bel épouvantail. Rien que ça tu vois, construire une cabane avec des rondins de bois, une cabane qui tient, bien solide, moi ça m'épate. Il l'a faite comme ça, sans tambour ni trompette.

Ici, tu vois, on est un peu à la croisée des chemins, c'est un peu ça cette parcelle. C'est presque obligatoire de passer par là. Il y a plein de gens qui circulent. C'est marrant, je vois plein de gens. On se salue, on ne se salue pas, c'est varié, c'est variable. Mais c'est vrai que c'est vraiment... oups,... tu vois là il y a quelqu'un qui passe.

Et ça me plait, si je viens ici, si on vient ici, c'est pour ouvrir le chez soi, pour sortir du chez soi. Pour l'agrandir. Pour qu'il y ait du dehors.

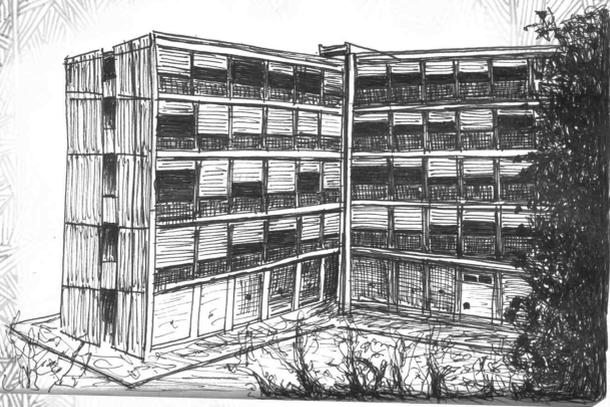
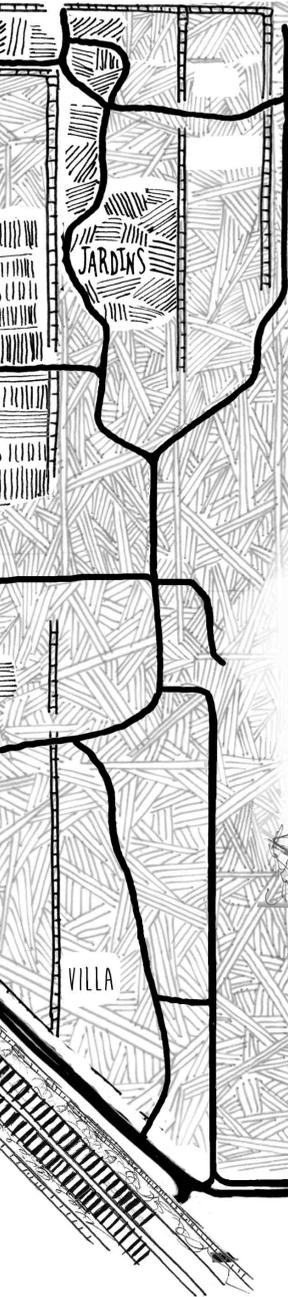
LA CARTE DES PETITE-S JARDI



LE JARDIN DE FABIENNE

CABANE ET JARDIN
DE AHMED ET ABDEL

NIER-E-S



FOYER ABRIOUX

AHMED ET ABDEL...
...UN PETIT BOUT DE MAROC

INTERVIEW RÉALISÉE EN AOÛT 2016, SUR LA PARCELLE D'ABDEL ET AHMED,
INSTALLÉ-E-S AUTOUR DE LA TABLE DEVANT LEUR PETIT CABANON..

Quand on interroge Abdel et Ahmed, difficile de ne pas s'arrêter sur leur accent, leurs formules encore empruntées de la grammaire de leur langue natale. Dans cet interview, on a tenté de franciser certaines de leur phrases quand c'était nécessaire pour la compréhension, tout en s'efforçant de garder au maximum l'esprit de l'interview. On espère avoir été fidèles à leur parole.

Abdel : Tiens, on vous attendait, le thé est chaud. Toi, tu prends la chaise là. Et toi celle-là. Voilà.

C'est avec de la menthe d'ici que tu fais le thé...

Abdel : Oui, juste là-derrrière et puis avec du thym, un peu. J'ai le petit réchaud pour faire chauffer.

Comment est-ce que vous avez connu le quartier ?

Abdel : Ça fait 43 ans moi, bientôt 44 ans. Je venais tout le temps dans le foyer⁵. Tous les copains, la famille y habitaient, au foyer, alors nous on arrive tout le temps chez eux le soir. Avant il y avait un café dans le foyer. Ils jouaient aux cartes, aux dames, les gens buvaient du thé, du café. Maintenant, ils l'ont supprimé. Les maraîchers qui étaient là avant, on les connaissait. Moi, je travaillais pour la ville de Dijon alors tous les petits coins comme ici, je les connaissais. On tournait dans la ville, on faisait les routes et les trottoirs pour la ville.

5 - De nombreux liens se sont créés entre des habitant-e-s du foyer situé en bordure de la friche et des personnes fréquentant le quartier occupé. Voir, par exemple, la brochure N°1 : *Bilal, du désert aux Lentillères*.

Et vous vous êtes installés ici pour jardiner.

Abdel : Oui, au départ c'était Ahmed qui venait. Un jour il est parti en vacances alors il m'a demandé de le remplacer, et c'est comme ça que je suis venu. J'ai fait du jardin ici et aussi j'ai donné des coups de main au potager collectif à côté : la mademoiselle qui a le tracteur je l'ai aidé, j'ai monté les serres, fais de la soudure avec elle. J'ai aidé les jardiniers derrière aussi. Un peu avec le tractopelle pour déblayer des gravats aussi. Quand il y a eu le chantier pour construire le mur cet été, j'ai été en faire un peu.

J'aime bien ça, il y a du monde, je tourne et quand je vois un truc qui est mal fait, j'aime bien donner des conseils. Pour la construction du mur, demande à ton copain là, qui c'est qui lui a donné la dose pour le mortier : c'est moi. J'ai fait ça pendant plus de 40 ans, moi !

Je suis arrivé jeune en France, j'avais 17 ans et j'ai travaillé pendant 43 ans. J'ai arrêté en 2011. J'ai été obligé, j'ai des problèmes au bras.

Ahmed : Moi le quartier, non je le connais pas ! (rires)
Ça fait que 41 ans que j'habite là ! Au foyer. Depuis 1975, le mois de juin. Il reste pas beaucoup de personnes de cette époque. 5 ou 6, comme ça.

Il y avait des gens de partout au foyer : algériens, marocains, tunisiens, et aussi un peu des portugais. Mais les portugais ils sont tous partis.

Moi, 32 ans j'ai été jardinier. Tu vois la gare, les entreprises Cadri derrière. 32 ans : jardinier avec un patron. Samedi et dimanche compris. Après, dans le bâtiment. Plâtrier. 1600m² à la main avec les sacs de plâtre de 40 kilos. Et avec lui, là, Abdel : j'ai travaillé quatorze ans.

Qui est-ce qui a eu l'idée de venir faire du jardin ici ? A quel moment ?

Abdel : Au départ c'est Ahmed qui est venu avec un ami à lui. Ils étaient ensemble. C'est comme ça que c'est parti. Il m'a dit « passe dans mon jardin, prends de la menthe, prends-ci, prends-ça » et après quand il est parti en vacances, il m'a dit « garde mon jardin ». Moi j'ai dit oui. Il est parti, je suis resté là.

Vous venez souvent ?

Abdel : Nous, on est là tous les jours. On vient le matin. Des fois on reste toute la journée. Tiens on mange là, tu vois. On reste là. Après le chibani⁶ il est fatigué, il va faire la sieste dans la chambre juste là-derrrière dans la petite cabane, on a mis un lit. On est bien là, on est tranquille. On embête personne.

Ahmed : On passe le temps. Autrement je reste au foyer comme ça, là, je tourne les pousses. Rien à faire. Contre quatre murs, il y a rien à faire. Autrement je bricole un petit peu. Je gagne pas d'argent : ça fait rien. Je fais quelque chose. C'est ça qu'est important.

Abdel : Tu vois, là, on fait des haricots un petit peu. Après on fait un peu plus. Les légumes on en donne un peu.

Ahmed : Y en a des frères. Y en a des sœurs à qui donner.

Abdel : J'ai de la famille, moi. J'ai cinq enfants, ils sont tous mariés avec des enfants et les petits enfants. Je

6 - En arabe maghrébin « vieux, vieillard, vieil homme », ou « cheveux blancs ». Ces termes désignent en France les travailleurs immigrés, généralement maghrébins devenus retraités immigrés.

mange un peu mais le reste, je donne. Même les gens dans le quartier ils passent : « Ça va ? Ça va ? ». Je leur dis « tiens, tu veux un peu ? Allez hop tu prends ça »

Mais alors si vous connaissez depuis longtemps ici, vous avez vu au tout début comment c'était, ça a beaucoup changé ?

Abdel : Ah ben oui, quand on est arrivé, c'était la forêt. Moi quand je suis arrivé là, d'ici jusqu'à là-bas, sur ma parcelle : les arbres attention, il y en avait partout ! Tu arrivais même pas à passer ! Et là, c'était la même chose ! les arbres, les racines : partout.

Ahmed : j'ai coupé des arbres, j'ai dessouché des racines.

Abdel : Mais alors que, il y a quinze ans, il y avait que la terre, les légumes c'est tout. Avant c'était les légumes, pas d'arbres, il y avait rien. Mais ces arbres là, ça monte vite. Celui-là par exemple, c'est de la merde, ça sent mauvais. Celui-là par contre, le gros noyer : ça va. Et les autres là-bas ça va aussi. Celui-là c'est un prunier : ça va. L'autre là-bas c'est le même. Il y a des arbres comme ça qu'on laisse.

Vous, vous saviez qu'il y avait cet endroit, qu'il y avait de la terre et que c'était abandonné. Pourquoi vous n'êtes pas venu avant ?

Abdel : Avant, il y avait personne qui venait là. C'était fermé. Et après les gens ils sont venus, ils ont cassé le mur là, et l'autre coté aussi. Alors quand tu vois les gens qui bossent comme ça, obligé tu viens.

Il y a même pas un mois, il y a un monsieur qui est venu avec sa femme - c'est un français - il cherche un morceau de terrain. Il y a une fille qui ne venait plus, ça

faisait bientôt huit mois je sais pas quoi. Eh ben il s'est installé là, juste derrière. Il est rentré comme ça lui aussi !

Ça pour moi c'est bien. Les gens qui viennent, ils font un peu de légumes, un peu de ça ou ils enlèvent tout ce qu'est pas bon. Mais quand tu laisses abandonné comme ça, non c'est pas bien.

Votre jardin à vous il est très entretenu, des fois on entend dire que c'est un des plus jolis.

Abdel : Ah ben ça, ça les gens ils disent ça. Ça c'est vrai, il y a des gens, ils sont jaloux. Non non, j'invente pas, ils ont dit. Il y a les gens ils viennent : « ah ben dites donc le meilleur jardin il est à vous ». Et après : « ah ben je sais pas comment vous faites avec votre jardin !? ».

Nous on est là toute la journée.

Ahmed : C'est le travail. Tous les jours.

Abdel : On vient, on enlève les mauvaises herbes, on s'occupe le jardin.

Ahmed : Comme les gamins : le jardin, on s'occupe bien de lui.

Vous passez beaucoup de temps dans votre jardin, est-ce que parfois vous vous promenez ailleurs sur la friche ?

Abdel : Oui, des fois on va voir les autres jardins. Nous on est deux marocains là. Plus loin, tu trouves des pays de l'est mais, je sais pas pourquoi, ils viennent plus. Ils ont planté plein de trucs et là, cette année : rien.

Ahmed : Eux ils jardinent hein, il bosse bien lui, il connaît.

De l'autre côté, aussi, il y a les maraîchers : ils travaillent bien. Oui oui, moi je suis content avec eux. Je visite là-bas : bien, bien. Bien le travail.

Abdel : Moi j'ai planté les cacahuètes cette année parce que j'en ai vu chez les maraîchers. Alors j'ai acheté des cacahuètes fraîches au marché. Elles étaient fraîches, très fraîches. J'ai pris 250 grammes je crois ou bien 300. Je me suis mis là sur la table et tac tac tac, j'ai commencé à les éplucher, Ahmed est arrivé il m'a dit « tu fais quoi ? ». J'ai dit « viens c'est des cacahuètes, on va les préparer ».

Et alors ça donne quoi ?

Ben tiens regarde. C'est derrière toi, elles poussent.

Vous nous inviterez à en manger un peu alors. On fera un thé à la menthe - cacahuètes !!

Ben oui pourquoi pas ?! Tu sais comment on fait, les cacahuètes ? Attends je te dis : tu vas enlever les cacahuètes de la terre et les casser comme les haricots ou les petits pois. Tu vas enlever la peau. Qu'est ce qui reste ? La graine. Alors tu prends la graine. Tu prends un peu de sel, un peu de l'eau. Une poêle dans le feu et tu mélanges et tu t'arrêtes pas. Ou tu peux aussi les faire sucrées. Avec du sucre, avec la chaleur ça vient comme de la crème, comme du miel.

Tu en avais déjà fait pousser des cacahuètes avant ?

Abdel : Au bled oui. Au bled, moi je connais. Les patates douces, je connais. Ici j'arrive pas les patates douces. Les maraîchers ils y arrivent. Au bled, c'est Ahmed qui bossait au jardin.

Ahmed : Oui, moi, au Maroc, je bossais dans les jardins avec un grand patron, il y avait beaucoup des employés. On faisait tomates, haricots, courgettes, patates, concombres, tout, tout. Beaucoup.

Là-bas c'est pas pareil que la France. On récolte tous les jours. Il y a beaucoup de légumes là-bas. Avant je gagne pas beaucoup là-bas. Je gagne 4 francs anciens, ça fait 20 centimes. Là-bas ils faisaient des contrats pour les ouvriers, au moment du général De Gaulle. J'ai eu un contrat d'un an. Je suis arrivé au foyer. Je suis rentré au terrassement.

Ahmed : Tous les foyers que tu vois à Dijon c'était pour les étrangers, les patrons ils avaient besoin de chambres pour les ouvriers.

Abdel : La famille elle est restée là-bas mais mon fils, il est ici maintenant. Il est à Montbéliard. Il est parti de Dijon avec l'usine Peugeot, quand elle a fermé.

Ahmed : Avant l'État il avait décidé d'aller chercher des ouvriers au Maroc.

Abdel : Il y avait beaucoup de travail, avant.

Et vous avez imaginé retourner vivre au Maroc ?

Abdel : Oui oui, vivre avec la retraite là-bas. C'est vrai. On va pas dire le contraire. Il y en a beaucoup qui sont partis. Mais on a les enfants qui sont installés et qui vivent ici. Bon, le jour où ma femme elle prend sa retraite, zip on repart là-bas. Là-bas, c'est pas comme ici. On peut parler notre langue là-bas, mais pour les enfants c'est plus dur parce que leur langue c'est ici. Le problème c'est : ils sont nés ici, ils ont grandi ici. Il y a des trucs qu'ils savent pas. Par exemple s'il va acheter un verre au magasin, s'il va au marché on va lui dire 10 euros alors que ça coûte un euro, et lui il va l'acheter. Il y a des trucs qu'ils ne connaissent pas ! Bon, maintenant, il y a des magasins comme Carrefour, Casino, Cora. Avant il n'y en avait pas. Pour les jeunes c'est plus simple.

C'est ça la vie.

Et si vous partez pour la retraite ça va vous manquer ici ?

Abdel : Ah ben oui ça va manquer. Et ça manque là-bas aussi. Les deux ça va manquer.

Les deux c'est pareil : là-bas, je pense aux enfants qui sont ici. Bon je reviendrai les voir de temps en temps. Après, c'est les enfants qui seront vieux et moi je vais crever, je vais pas rester vivant comme ça. Monsieur Abdelatif, allez hop au revoir !

On va faire six mois là-bas, 3 mois ici, je sais pas.

Et si demain, le printemps prochain, la mairie vient tout casser ?

Abdel : C'est pas nous qui décidons, s'ils rasant tout, ils rasant tout. On n'arrivera pas. Moi je sais : on n'arrivera pas. Tu te rappelles, la grève des chauffeurs de camions, il y a pas longtemps. Qu'est ce qu'ils ont fait les militaires avec les gros camions blindés : ils ont tirés les camions, ils les ont cassé. Juste pour une grève ! Alors tu vois, ici ils vont amené les trucks. Et tu vas pas devant lui !

La ville de Dijon, elle va vendre les terrains à un autre patron et là, tu fais quoi ? Parce que la ville on peut la faire changer d'avis mais les patrons... Une grosse tête qui vient, il va dire « moi, j'ai payé pour faire des bâtiments ».

Chez nous au Maroc c'est pareil. C'est les patrons qui décident. Tu vois, il y a des gens ils ont construit des maisons comme ça, un peu des cabanes, sans demander. Un peu pareil qu'ici. Ils se sont fait virer.

Est-ce que vous parlez de cet endroit à d'autres gens, est-ce que vous venez avec d'autres personnes ?

Abdel : Oui, on leur en parle. Aussi ça fait trois semaines, avec toute la famille - moi ma femme, ma fille, les enfants - on était la table complète. J'ai fait merguez, cuisses de poulet, le kefta. On était tranquille, hein. J'ai racheté un sac de charbon, alors après on était tranquille, six heures et demi sept heures du soir, on était tranquille. Ça change du restaurant, de la maison.

Ahmed : C'est un métier mon vieux, le jardin. Faut bricoler le jardin toutes les semaines. Au moins le samedi et dimanche. Moi je travaillais dans le bâtiment. Samedi et dimanche : au jardin. J'ai travaillé onze ans dans le bâtiment. Quatorze avec lui, là. Samedi toute la journée : jardin. Dimanche matin : marché à Chenôve. Après midi : bus, jardin, jusqu'à sept, huit heures du soir. Après je rentre au foyer. Et lundi : hop, au boulot, travaux publics.

Et avant il y avait un autre jardinier qui travaillait avec vous ici...

Ahmed : Oui, mon copain.

Et alors, il est parti ?

Ahmed : Oui

Vous vous êtes disputé... ?

Ahmed : Fatigué. Il était fatigué.

Il vient encore ?

Ahmed : Peut-être oui...

Abdel : Mais pour l'instant, je sais pas ce qui est arrivé. On verra. Comme il vient pas, on prend tout. On partage avec lui si on fait ensemble. Ahmed, il habite avec lui au

foyer.

Là-bas c'est des chambres. Avec juste ce qu'il faut, pas plus, c'est tout : un frigo, une petite télé, un lavabo, une armoire, toilettes. Ça va, c'est pas trop cher, les gens qui gagnent pas beaucoup ils paient à peu près 150, 100 euros. Ça dépend. Ceux qui bossent pas : 50 euros. C'est l'État, la CAF.

Ahmed : Moi je paie 124 euros.

Abdel : C'est parce qu'il touche pas beaucoup de retraite. Parce qu'il a pas travaillé beaucoup. Si, c'est vrai, il a pas travaillé beaucoup. C'est parce que lui, il est rentré en France vieux.

Ahmed : Je suis arrivé à 28 ans. J'ai travaillé 27 ans plus 2 ans chômage, ça fait 29. Je gagne pas beaucoup moi. En plus, avant ils payaient au smic.

Et vous êtes déjà allé à des fêtes, à la grange par exemple ?

Abdel : Oh ben oui, j'ai été combien de fois moi ?! La dernière fois, j'ai fait le couscous. Tu t'en rappelles pas ? C'est moi qui a servi le couscous à la dernière soirée. Je me rappelle bien moi. C'est Nouria, elle est passée là, elle a dit « oh tiens, moi j'ai besoin d'un peu de persil ». Moi j'ai du persil ; j'ai dit allez hop. Je savais pas qu'il y avait besoin de faire de la bouffe avec les africains qui venaient d'être expulsés. C'est elle qui m'a dit « y'en faut pour soixante personne et quelques ». J'ai dit qui est-ce qui prépare le couscous ? Elle m'a dit « c'est un algérien, tel tel », ben j'ai dit « je le connais. Attends je vais aider ». Au final, j'ai resté toute la soirée là, jusqu'à la fin, presque. Volontaire comme ça, c'est bien. J'aime bien ça, moi. J'aime bien discuter, j'aime bien, tu vois,

donner un coup de main. Et si y'a un truc un peu dur ben je dis « j'arrive pas ». Tu vois, mon bras il va pas, il ferme pas. À cause du travail. On fait pas attention quand on est jeune. On poussait des gros blocs de granit de 200 - 300 kilos. On fait pas attention. Après vingt ans de travail dur, j'ai changé de métier : j'ai conduit des engins. Jusqu'à maintenant j'ai encore mal, mais je peux pas opérer. Wala !

Ahmed : J'ai vieilli maintenant. J'ai opéré 6 fois moi, oui 6 fois ! C'est le moteur : il est fatigué. J'ai opéré pour la prostate, pour le genou, regarde. J'ai opéré pour les doigts, beaucoup. Pour une hernie aussi. J'ai soulevé une grosse plaque, je travaille dur, ça m'a fait une hernie. Il m'ont fait trois trous à la clinique. Mais ça va quand même ! C'est l'âge.

Vous avez quel âge aujourd'hui ?

Ahmed : 82 ans. Le mois, le jour, y'en a pas.

C'est en 52 ou 54 que je suis sorti vers la France. J'ai quitté le Maroc.

Quelle région du maroc ?

Ahmed : Pas loin de Rabat, direction Casablanca, 35 km de Rabat.

Abdel : Moi je suis à 120 km de lui. Il fait trop chaud là-bas maintenant. 46-48°, c'est trop. Trop chaud.

Et ça a beaucoup changé le Maroc depuis que vous êtes parti ?

Abdel : Oulala oui ! Quand tu y vas maintenant t'y crois pas. Avant tu prenais la route nationale. Ben maintenant, c'est l'autoroute partout. Partout l'autoroute !

Ahmed : Les routes, là-bas, il y a beaucoup.

Abdel : Tu vas à Fès : autoroute. Tu vas à Meknès : autoroute. Tu vas à Oujda : autoroute. Tous les coins c'est autoroute. Surtout cette année ça a changé plus. Il y a le tramway : à Rabat, à Salé, à Casablanca. Et attention ! Au Maroc c'est pas les tramways comme ici, c'est des doubles hein ! Il y a beaucoup de monde, alors les wagons, obligé, ils sont doublés. En plus y'a des taxis, hein. Des taxis y'en a je sais pas combien. Et maintenant il y a le TGV. Il va faire Tanger-Casa, et après Casa, direct Marrakech.

Et les usines. Maintenant il y a les usines partout : usine Peugeot, usine Renault, usine Citroën, tout tout tout, ils sont installés là-bas. Même les avions aussi, ça a marché cette année.

La vie aussi là-bas c'est moins cher. C'est pas pareil, c'est pas comme ici, une fois que t'as tout payé : les charges, l'essence, le loyer t'as plus rien hein ! Et encore t'achètes pas de légumes, ah nan.

C'est clair que là on économise beaucoup avec le jardin. Là j'ai rien acheté comme légumes. Parce que c'est trop cher. Tout ce qu'on a dans le jardin là, quand tu regardes le prix dans le magasin, vraiment c'est cher : 2,90 euros, 3 euros le kilos. Tous les légumes, c'est trop cher, même les patates ! Heureusement j'ai un petit morceau que j'ai fait juste là avec des pommes de terre. Je prends comme ça, un petit peu, doucement doucement. Bon, les oignons cette année c'est tout mort. Tiens tu vois, il y en a juste un là, qui survit. Il y a quoi d'autre ? J'ai des poivrons marocains oui, là derrière. Ça, ça vient du Maroc. Tu vois, la plante elle était grande comme ça, j'ai planté ça fait plus 3 mois. Il veut pas sortir bien.

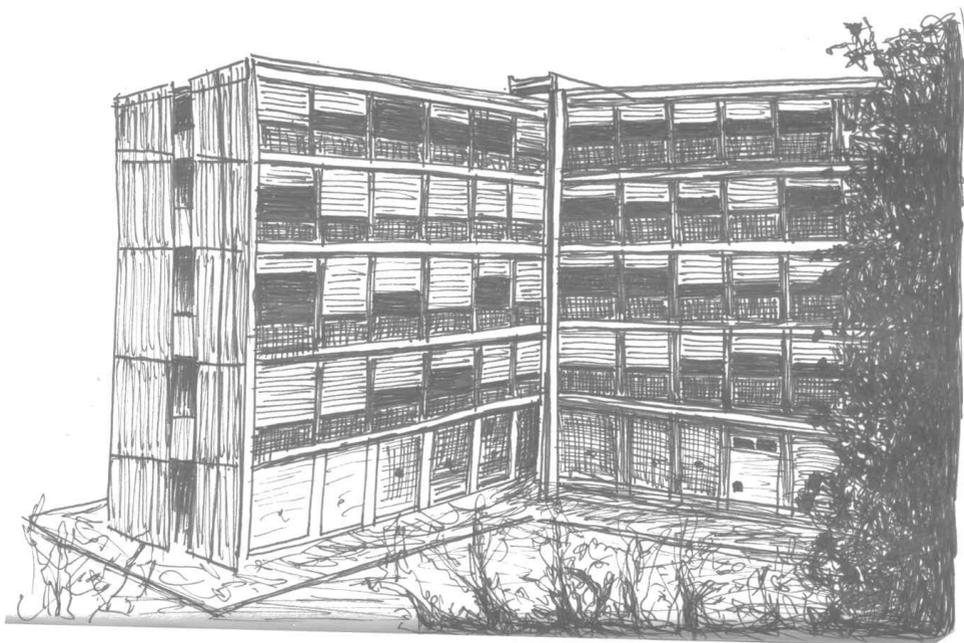
Ahmed : J'ai mis un tunnel avec le plastique tout. Il veut pas pousser bien.

Abdel : Le figuier là aussi, ça fait un an que je l'ai planté. C'est un bon figuier qui vient du sud celui-là. On verra ce qu'il va donner hein. J'en avais ramené plusieurs, tiens j'en ai donné au voisin, celui qui est dans son jardin là. Vous en avez pas vous, de figuier ? Ben viens, n'importe quel jour, tu récupères un rejet. Les concombres, ça va, cette année il a bien poussé, ça a bien donné. La menthe pareil, ça pousse tout seul. C'est la menthe du maroc. Toute cette partie là derrière vous, ca vient du Maroc les graines. Le persil c'est Ahmed qui est allé les chercher au Maroc. Ce jardin c'est un petit bout du Maroc...

Pour suivre l'actualité du quartier
www.lentilleres.potager.org
www.jardindesmaraichers.potager.org

Pour contacter le quartier des Lentillères
tierraylibertad@potager.org

Pour des remarques ou des questions sur les récits
quartierlibre@potager.org



RÉCITS DES LENTILLÈRES...

Le quartier libre des Lentillères se construit depuis six ans autour d'une lutte contre la bétonnisation des dernières terres agricoles de la ceinture verte dijonnaise. Autour de jardins collectifs, fermes et maisons occupées, petit à petit, une vie de quartier s'est recrée. Aujourd'hui une foule de personnes aux horizons variés, mais réunie par l'envie de s'affranchir du monde marchand, s'y retrouve.

*Ces "**Quartier Libre**" vont à leur rencontre.*

***Fabienne, Ahmed et Abdel**, jardinent dans "les petites parcelles" qui forment une mosaïque bigarrée au coeur du quartier. Comme beaucoup illes viennent y chercher un petit quelque chose pas facile à trouver ailleurs, dans la ville aseptisée.*

